



Sous toutes les coutures

Notre Chanel

par Jean Lebrun
(Bleu autour)

C'EST un étrange et beau livre. Un chant d'amour à l'amant disparu, un road-movie à travers toute la France, aussi. Quelle idée de partir une nouvelle fois sur les traces de Chanel, on pourrait dire à sa poursuite, après Edmonde Charles-Roux, Paul Morand, Louise de Vilmorin... Pour celui qui n'est plus, Chanel fut une fée. Son compagnon survivant décide de tenir sa promesse : écrire leur livre, le récit de leurs entretiens à deux avec les ultimes témoins de l'histoire de Gabrielle Chanel, dont certains n'avaient jamais parlé.

La fée ment, dissimule, triche parfois. Abandonnée dans un orphelinat catholique, elle n'admettra jamais cet abandon, assurera toute son existence avoir été confiée à des « tantes ». Elevée parmi les cisterciens, dont, note Lebrun, « l'esthétique de la diminution » la marque profondément, elle a sur ces années austères ce commentaire acide : « J'étais bien élevée, comme un chien bien dressé. »

A sa sortie de l'orphelinat, sa route croise celle de bandes de joyeux drilles, mondains et sachant rire de tout ou presque. On se retrouve à Moulins, à Vichy, à Pau. A Pau, justement, où les Anglais donnent le ton, elle découvre ce qui sera sa vie : le cosmopolitisme, la liberté, la vie au grand air, les amants qui restent souvent des amis. Henry Bernstein, Pierre Reverdy, un des grands-ducs Romanov et tant d'autres. Elle lance ses premières boutiques en 1913, et la fortune vient rapidement.

Toute sa vie, Gabrielle Chanel donne. « Elle donne pour se faire pardonner », grince un de ses amis. Oui, pour se faire pardonner d'écharper ceux qu'elle vient d'encenser, mais pas toujours. Elle installe un centre de vacances pour ses ouvrières à Mimizan, dans les Landes.

Avec Liane de Pougy, elle finance un asile pour aliénées dans l'Isère. La fée met les malheureuses à l'abri du besoin. « Voici une petite enfant dans un berceau d'osier sans en bouger depuis ses six ans, effrayante, des mains de nouveau-né, un visage grave, long, avec des sourcils de pompier, un regard de femme, le corps atrophié, entourée de la foule des infirmes, hurlantes, convulsées », écrit Liane de Pougy, sous le choc.

La fée construit, partout. Des villas, des domaines, à Biarritz, en Normandie, à Cap-Martin. Elle y traîne des bandes d'amis qu'elle entretient. Le cinéaste Robert Bresson, Churchill, Dali, Lifar, Gide, Cocteau...

Gabrielle Chanel atteint son apogée au début des années 30 et ne se remettra jamais vraiment de la guerre. Avant-guerre, elle fustige les « israéliques », les « youpins ». Ses démêlés extrêmement violents avec la famille Wertheimer, qui deviendra propriétaire des parfums Chanel, accroissent sa rancœur. Pendant la guerre, entre deux missions pour les Allemands qui sont de lamentables fiascos, elle vit au Ritz, fréquente l'occupant plus que de raison, balance son fiel : « Les Français n'ont que ce qu'ils méritent. »

On clôt cette étonnante enquête sur cette certitude : parfois, les fées vieillissent mal.

Anne-Sophie Mercier